HAL
open science

La gauche progressiste et l'analyseur Proust

Jeanyves Guérin

To cite this version:

Jeanyves Guérin. La gauche progressiste et l'analyseur Proust. Travaux et Recherches de l'UMLV, 2004, Autour de Proust, numéro spécial, p. 169-184. hal-01446939

HAL Id: hal-01446939

https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01446939v1

Submitted on 26 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La gauche progressiste et l'analyseur Proust

Le roman proustien, aujourd'hui objet d'un consensus révérencieux, fut longtemps controversé. Comme son auteur en avait eu le pressentiment, l'homme fait obstacle à l'œuvre. Les préjugés esthétiques mais aussi l'idéologie y prennent leur part. L'analyseur Proust, pour parler le jargon des années 1970, révèle les tensions entre les pôles moderniste et progressiste de la légitimité. C'est ce que cherche à montrer cette promenade dans des textes aujourd'hui oubliés d'auteurs célèbres ou qui le furent.

Du côté de chez Swann, en 1913, est reçu comme l'œuvre soporifique et décadente d'un snob. *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, préféré aux *Croix de bois*, suscite des controverses où la politique a sa part. Les réserves les plus nettes se trouvent dans la presse de gauche de *L'Œuvre* à *L'Humanité*. Roland Dorgelès étant pacifiste, donc de gauche, Proust se retrouve *nolens volens* bien-pensant. Léon Daudet n'a-t-il pas fait campagne pour lui ?

L'attribution du prix Goncourt à Proust suscite ce commentaire lapidaire et sarcastique d'Aragon dans *Littérature* :

> M. Marcel Proust est un jeune homme plein de talent et comme il a bien travaillé, on lui a donné un prix. Allons, ça va faire monter le tirage. Une excellente affaire pour la NRF. On n'aurait jamais cru qu'un snob laborieux fût de si fructueux rapport. À la bonne heure, M. Marcel Proust vaut son pesant de papier[1].

Ce texte n'est pas isolé dans l'œuvre de son auteur. Quand Proust disparaît, Aragon à nouveau laisse libre cours à sa verve iconoclaste.

> Je ne crois pas qu'il y ait à notre époque un bluff mieux caractérisé, une escroquerie plus patente que le cas Proust. Tout le monde a reculé à faire de ce Balzac du XXe siècle les reproches vulgaires qu'il mérite, et c'est ainsi que notre homme s'est réveillé génie (…) Ce réalisme de parti pris n'est réalité que pour une coterie (…). Saint-Simon en dit en trois lignes autant que Proust en trois livres. J'en suis fâché, Monsieur Proust, vous êtes un commerçant qui ne donne pas le poids.[2]

Proust est un « snob » dont la « *pensée* » n'est qu'un « bavardage de concierge ». Le ton blessant est déjà celui *d'Un cadavre*, le pamphlet, plus connu, qui suit la mort d'Anatole France. Les deux textes sont d'autant plus indissociables qu'Anatole France a préfacé donc patronné le jeune Proust. Il s'agit d'abord de gifler un mort que l'institution littéraire a reconnu voire encensé. Au même moment, l'auteur avoue avoir le goût du scandale[3].

L'hostilité d'Aragon à Proust est viscérale. On lit encore dans *Défense de l'infini* : « Proust m'ennuie à la mort »[4]. Dans *Traité du style*, il est appelé un « digne pisseur de copie ». L'auteur n'est jamais revenu sur ces jugements de jeunesse. Il ne les a jamais étayés sur des arguments. «Je n'aimais pas Proust et je continue », confie-t-il seulement à Dominique Arban. On n'en saura pas plus. Il ajoute seulement que Proust, pour ce qui est du langage, « c'est

---

[1] Aragon, *Littérature*, 1e série, n° 11, juin 1920, p. 30 et *Chroniques*, 1918-1932. Stock, 1998, p. 68.
[2] Aragon, « Je m'acharne sur un mort », *Littérature*, nouvelle série, janvier 1923 et *Chroniques, Op. cit.* p. 131.
[3] Aragon, préface au *Libertinage*, Gallimard, 1959, p. 18 (1e éd. 1924).
[4] Aragon, *Défense de l'infini*, Gallimard, Cahiers de la NRF, 1997, p. 168.

autre chose que Gide »[5]. Avec le second, il existe, on le sait, un vieux contentieux depuis *Retour de l'URSS*.

Les futurs surréalistes, on le sait, aiment à donner des notes aux écrivains. Dans *Littérature*[6] encore, le même Aragon inflige un 0/20 à Proust. Ses amis sont moins insultants : André Breton, qui corrigea les épreuves du *Côté de Guermantes*, lui donne 6 et Paul Eluard 8. Le *Manifeste du surréalisme* réunit, dans une note infra-paginale, Proust et Barrès coupables d'analyse[7]. Quelques mois après le procès public intenté au second, ce n'est pas assurément un compliment pour le premier. La diatribe contre le genre romanesque qui figure dans ce texte programmatique et polémique éclaire, sans les épuiser, les griefs d'Aragon. Que Proust soit un inventeur, un rénovateur du genre est insupportable pour les surréalistes. Il arrive que des révolutions littéraires se fassent sans tapage.

Dans les années 1920, les admirateurs de Proust parlent plus fort que ses détracteurs qui s'appellent alors Henri Massis et Paul Claudel. Le poids d'une *Nouvelle Revue française* alors à son zénith joue en sa faveur[8]. Même le parti communiste le ménage. Le 17 décembre 1927, *L'Humanité*, dont Henri Barbusse dirige alors les pages littéraires, publie un extrait du *Temps retrouvé*. En 1928 encore, Raymond Aron, alors jeune agrégé de sensibilité socialisante, donne une communication sur Proust à un colloque de Pontigny[9]. C'est à la fin de la décennie que se produit le retournement de la conjoncture.1929 est l'année du grand basculement. L'horizon d'attente se transforme profondément aux dépens du roman proustien[10].

Proust ou Zola ?

Les enjeux de la littérature, en effet, redeviennent sociaux et politiques. Léon Lemonnier, auteur aujourd'hui bien oublié, publie le manifeste de l'école populiste. On y lit ceci : « … Nous en avons assez des personnages chics et de la littérature snob ; nous voulons peindre le peuple »[11]. L'auteur se garde de préciser ce qu'il entend par littérature mondaine ou littérature d'analyse. C'est non pas des oisifs et des vicieux mais des « petites gens, des « gens médiocres » qu'il faut décrire les conditions de vie. Un livre peu après développe les thèses du manifeste[12]. Les œuvres romanesques d'Eugène Dabit et d'André Thérive qui ont suivi ont tiré l'entreprise du côté du pittoresque, non de la révolte.

La même année, *La Revue mondiale*, qui sympathise avec l'entreprise des romanciers populistes, lance une enquête comme l'époque les affectionne. L'auteur de la *Recherche* est cette fois nommément désigné au détour d'une question qui rassemble tout l'arsenal des thèmes anti-proustiens.

---

[5] *Aragon parle avec Dominique Arban*, Seghers, 1968, p. 39.
[6] *Littérature*, n° 18, mars 1921.
[7] André Breton, *Manifestes du surréalisme*. Gallimard, Idées, 1972, p. 18.
[8] Voir Stéphane Chaudier, « Un écrivain apolitique à l'âge d'or des engagements : Proust à la NRF » in Jeanyves Guérin, La Nouvelle Revue française *de Jean Paulhan, 1925-1940 et 1953-1968*, Le Manuscrit, 2006, p. 145-164.
[9] Raymond Aron, *Mémoires*. Rééd. Presses Pocket, 1985, p. 104 (1e éd. 1983).
[10] Un indice annonciateur du changement se trouve dans un article de la NRF de novembre 1927 (p. 675-676) où Benjamin Crémieux, par ailleurs l'un des avocats de Proust, somme Drieu la Rochelle de choisir entre l'analyse de son moi et celle du monde.
[11] *L' Œuvre*, 27 août 1929.
[12] Léon Lemonnier, *Populisme*, La Renaissance du livre, 1929.

> Est-ce votre sentiment qu'il n'y aura bientôt plus que poncifs dans les excès d'analyse, les partis pris d'originalité et d'obscurité, les contorsions d'écriture qui ont trouvé leur vogue à la faveur d'un snobisme littéraire enclin à consacrer les gens chics, les oisifs vicieux dont les cas souvent pénibles sont exposés selon les rites de l'évangile freudien ou proustien ?

Dans la suite, il est encore question des « gens chics, oisifs, vicieux », des « prisonnières » (Le mot est entre guillemets), des « couples incestueux », « d'un certain grand monde » auxquels sont opposés « des milieux simples et frustes ». La fiction doit retrouver le contact avec la réalité sociale, les milieux populaires, la vie quotidienne des gens simples qui est la vraie vie. Près de cinquante écrivains, connus et obscurs, répondent à l'enquête.

Proust est ennuyeux, juge au même moment, un autre écrivain de cette mouvance, Marc Bernard[13]. On a un écho, verve en plus, de cette doxa anti-proustienne dans *Voyage au bout de la nuit*.

> Proust, mi-revenant lui-même, s'est perdu avec une extraordinaire ténacité dans l'infime, la diluante futilité des êtres, et démarches qui s'entortillent autour des gens du monde, gens du vide, fantômes de désirs, partouzards indécis attendant leur Watteau toujours chercheurs sans entrain d'improbables Cythères.[14]

Céline plus tard se déchaînera contre Proust auteur juif, comme si les promoteurs des deux grandes révolutions esthétiques du roman français contemporain étaient rivaux[15].

L'école populiste reste marginale dans le paysage littéraire des années 1930. Elle subit la concurrence et la surenchère de l'école prolétarienne animée par Henri Poulaille et surtout elle est emportée par la poussée politique des années 1930. Il ne suffit plus de peindre les damnés de la terre[16], les milieux populaires, il faut de surcroît restituer les luttes sociales et politiques. Aragon réclame un retour à la réalité. Le mensuel *Commune* publie des articles de Lukacs sur le sujet. Le réalisme est non seulement une esthétique mais encore une arme. Il devient le critère déterminant de la valeur.

Mort de la pensée bourgeoise parait d'abord dans *Europe* de janvier à mars 1929. Le titre des trois avant-textes est tout un programme : « Premier Pamphlet ». L'ouvrage est dédié à Malraux et paraît chez Grasset dans une collection dirigée par Jean Guéhenno. Emmanuel Berl n'est pas à proprement parler un compagnon de route, même s'il est proche de *Monde* à cette époque. C'est à lui que l'on doit la notion d'écrivain engagé en rupture avec la bourgeoisie dont il est issu. L'essayiste diagnostique les carences et le « conformisme » de la littérature romanesque qu'il explique par une pathologie de l'individualisme bourgeois devenu narcissisme. Proust, qu'il a fréquenté en 1917 et avec lequel il s'est querellé[17], en est l'un des principaux fauteurs. Aux modernes Berl oppose, implicitement ou explicitement, les auteurs qui montrent les hommes d'à présent, qui affrontent l'actualité. Le choix est entre Proust et Malraux. À Swann (ou Saint-Loup ou Charlus) fait désormais pièce Garine. Derrière le type romanesque de l'aventurier se profile le paradigme de l'homme nouveau qui traîne derrière lui, quand l'idéologie l'exige, les personnages positifs. Quand, dans une perspective

---

[13] *Monde*, 19 juillet 1929.

[14] Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1992, p. 74. Henri Godard fait remarquer que Proust est le seul auteur contemporain nommé dans le roman et qu'il y est l'objet de pastiches et parodies. Voir aussi du même auteur, *Poétique de Céline*, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1985, passim.

[15] L'on comparera l'évocation du bombardement de Paris dans *Le Temps retrouvé* aux pages de *Guignol's Band* ou de *Féerie II* dans lesquelles Céline relate des scènes apocalyptiques des années 1944-1945.

[16] C'est le titre d'un roman de Poulaille (Grasset, 1935).

[17] Voir Emmanuel Berl, *Sylvia*, Gallimard, 1952.

marxiste, l'activiste est l'acteur du progrès historique, l'esthète proustien n'est plus qu'un parasite ou un complice de l'oppression sociale.

Dans sa recension de l'ouvrage, Paul Nizan souligne et semble faire sien le procès du genre romanesque. Il en dresse le constat de décès. Le roman moderne est un fleuron d'une culture et d'une société bourgeoises passablement décadentes et sclérosées. Il n'est pas indifférent que le seul écrivain nommément épinglé dans cet article soit Proust.

> Il faut avoir le cœur de dire qu'il n'y a pas de transposition possible en langage populaire et humain des sentiments distingués de Bérénice et de Titus, de la jalousie distinguée que Swann éprouve en espionnant Odette de Crécy[18].

De ce genre de littérature le prolétariat n'a nul besoin. Ceux qui parlent en son nom sont tentés par la table rase. Qu'on ait entre les deux guerres un âge d'or du roman français n'effleure pas Nizan. Celui-ci, il est vrai, va jusqu'à écrire dans le même article que le peuple « n'a besoin ni de romans ni de sonnets »[19]. Au même moment, le jeune dogmatique s'en prend aux chiens de garde de la Sorbonne comme son camarade Georges Politzer à l'idéaliste Bergson dont Proust avait suivi les cours. Tout se tient.

Que le mensuel patronné par Romain Rolland soit aussi celui où Proust est malmené n'étonnera guère, quand on connaît les relations exécrables de la revue progressiste et de la NRF comme celles de Romain Rolland et de Paulhan[20]. L'on sait aussi que Proust, en mémoire de son rôle dans l'affaire Dreyfus, s'était interdit d'attaquer nommément Zola romancier et qu'il avait préféré, avec un double déplacement, s'en prendre à Romain Rolland et à son *Théâtre du peuple* à la fin de *Contre Sainte-Beuve*. Il lui avait reproché sa volonté didactique, son esprit de système, son instrumentalisation idéologique de la littérature et ses entassements de banalités. «Il est aussi vain d'écrire spécialement pour le peuple que pour les enfants»[21].

Les romanciers prolétariens soviétiques ou français ayant une faible aura, les grands ancêtres sont convoqués comme cautions, comme référents d'autorité. Augustin Habaru avait noté, pour le regretter, que « l'influence de Proust a remplacé celle de Zola»[22]. Berl, dans *Mort de la pensée bourgeoise*, préconise un retour à l'auteur des *Rougon-Macquart*. Il en fait explicitement l'anti-Proust. Les petites ouvrières avec lesquelles Swann a des passades sont absentes de la *Recherche*. « Zola, écrit-il, ne saurait point dénombrer (sic) comme il faut les états d'âme d'un prince – oh ! stupeur ! – pédéraste, d'une comtesse – oh ! miracle ! adultère ! »[23] Ce dernier, comme Victor Hugo, est une référence de la gauche progressiste. On note donc une concomitance entre le procès intenté à Proust et la revalorisation du romancier naturaliste. Autour de 1930, c'est comme si l'on revenait en deçà de 1887. Bien des textes se lisent comme des contre-manifestes des cinq[24].

La gauche communiste dans les années 1930 inscrit la fiction narrative dans la tradition nationale d'un roman réaliste du XIXe siècle où coexistent éclectiquement Stendhal, Balzac, Hugo, Zola, Maupassant ... L'Aragon des *Beaux Quartiers* est vu comme le successeur de Zola. Le réalisme socialiste peinant à s'implanter, le même Aragon en propose une

---

[18] *Europe*, 15 juillet 1930, p. 450.
[19] *Op. cit.* p. 451.
[20] Voir Bernard Duchatelet, *Romain Rolland et la NRF*. *Cahiers Romain Rolland* n° 27, Albin Michel, 1989.
[21] Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, Folio, 1996, p. 302-304.
[22] Augustin Habaru, «L'oubli de Zola », *Monde*, 1er juin 1929.
[23] Emmanuel Berl, *Mort de la pensée bourgeoise,* Rééd. Robert Laffont, Libertés, 1970, p. 86.
[24] En 1887, cinq dissidents du naturalisme avaient publié un manifeste dénonçant *La Terre*.

accommodation œcuménique qui fait la part belle à l'héritage français[25]. Dans cette mouvance, l'esprit d'orthodoxie se répand. Romain Rolland et Henri Barbusse sont les références obligées et l'objet d'une révérence qui tend au culte. Seuls André Gide et André Malraux, deux piliers de la NRF, se montrent réticents à l'occultation, a fortiori à la stigmatisation d'une littérature plus récente. André Malraux semble répondre à ses amis de gauche quand il déclare devant un public communiste : « Ce n'est ni Claudel ni Proust qui *signifient* la bourgeoisie, c'est Henry Bordeaux »[26]. C'est réaffirmer l'autonomie de la littérature par rapport à ses déterminations socio-économiques.

Dans l'URSS des années 1930, où le réalisme est promu comme esthétique d'État, Proust est souvent amalgamé à Joyce qui est la bête noire des Jdanov et autres Radek, lesquels, on s'en doute, n'ont guère lu l'un ni l'autre. La dénonciation conjointe des deux auteurs modernistes est rituelle dans les manifestations officielles[27]. Les communistes français, pour cause de Front populaire, se sont généralement gardés de ces excès. Les compagnons de route se sont montrés encore plus circonspects. Un André Malraux a de nombreux désaccords esthétiques et littéraires avec Proust. Ces désaccords portent sur le pouvoir de la littérature, la responsabilité éthique et civique de l'écrivain, les règles de composition, la conception du temps et du personnage. L'auteur de *La Condition humaine* se garde néanmoins de démolir le roman proustien, fût-ce pour complaire à ses hôtes soviétiques.

La critique progressiste des années 1930 privilégie trois critères : l'origine sociale des auteurs, les sujets traités, le public visé. Elle manifeste, en l'occurrence, son provincialisme et ses carences théoriques. Elle en reste, sans le dire, à une théorie du reflet, donc à une conception mécanique et unilatérale du rapport au réel. Ce qui compte au fond, ce sont les contenus sociaux et les idées véhiculées. Au même moment, l'école de Francfort, notamment Walter Benjamin[28], voit Kafka, Musil et aussi Proust comme les témoins de la décomposition d'un monde. On ajoutera que, parmi les formalistes russes, Roman Jakobson cite lui aussi Proust à l'occasion.

Dans la mouvance communisante, quelques écrivains manifestent alors leur indépendance d'esprit. C'est d'abord, on ne s'en étonnera pas, Louis Guilloux. À l'enquête de *Monde*, il répondait le 26 octobre 1929 :

> Nous connaissons la rengaine. Mais si c'est Proust que Léon Lemonnier vise, pourquoi ne pas le dire ? Proust est sans doute un écrivain bourgeois, conformiste, contre-révolutionnaire. Quelles sont ces prisons où l'on veut nous enfermer ?

La contrepartie de la poussée réaliste, c'est une régression esthétique. Les recherches formelles en font les frais dans les années 1930. Les auteurs progressistes reproduisent la formule naturaliste avec plus ou moins de bonheur. Rares sont les exceptions. L'on citera justement Guilloux faisant succéder *Le Sang noir* à *La Maison du peuple*.

Léon Pierre-Quint, dans *Europe*, juge en 1935 que Proust est « en dehors de la société »[29]. C'est un solitaire, un oisif qui s'est enfermé dans une tour d'ivoire[30]. D'où les limites de son

---

[25] Aragon, « Réalisme socialiste et réalisme français ». *L'œuvre poétique d'Aragon*, T. III.

[26] André Malraux, « L'attitude de l'artiste », *Commune*, n° 15, novembre 1934 et *La Politique, la culture*, Gallimard, Folio Essais, 1996, p. 110.

[27] La postérité s'est souvenue du discours-fleuve de Karl Radek au premier congrès de l'Union des écrivains soviétiques. Il s'y déchaînait contre *Ulysse* et la *Recherche*. Aucun délégué ne semble avoir pris la défense de Proust.

[28] Voir Robert Kahn, *Images, passages : Marcel Proust et Walter Benjamin*, Éd. Kimé, 1998.

[29] Léon Pierre-Quint, « Une nouvelle lecture, dix ans plus tard. Marcel Proust et la jeunesse d'aujourd'hui », *Europe*, 15 novembre 1935, p. 391.

œuvre. La société élégante qu'il a peinte a disparu. S'il évoque la grande guerre dans *Le Temps retrouvé*, Proust n'en expose pas les causes économiques. Les événements l'intéressent moins que leurs répercussions psychologiques et morales. Ses personnages tirent leur fortune d'un héritage, de leurs rentes ou de spéculations, non de l'exercice d'une profession. Le thème du travail est absent de son œuvre.

Proust s'est désintéressé de la question sociale et plus largement de la cité. « La conclusion philosophique de l'œuvre repose sur un relativisme et un idéalisme généralisés »[31]. Un auteur aussi pessimiste, aussi résigné aux injustices sociales ne peut qu'être rejeté par la jeunesse. Au fond, il en est resté à l'art pour l'art et au symbolisme et Léon Pierre-Quint voit son œuvre comme l'aboutissement du dix-neuvième siècle[32]. Ce point de vue est d'autant plus intéressant que ce critique fut l'un des premiers grands commentateurs de la *Recherche*. Dix ans après, l'ayant relue, il ne peut dissimuler sa « déception ».

Cette analyse converge avec celle que Jean-Richard Bloch au même moment développe dans un ouvrage, *Naissance d'une culture*[33], qui fut pré-publié dans *Europ*e sous le titre significatif « D'Érasme à Proust ». Il n'y est pourtant pas question de ce dernier auteur, soit qu'il le ménage soit qu'il ait achevé le livre à la hâte. La thèse en est la suivante : la culture bourgeoise connaît une courbe irrésistible. L'écrivain n'écrit plus que pour lui-même et une toute petite élite finissante. Le repli sur soi est l'indice d'une impasse. Seule la révolution permettra l'émergence d'un art humaniste et libérateur.

Dans *Commune*, le nom de Proust est rarement prononcé. Benjamin Goriély, rendant compte de la réédition augmentée de l'ouvrage de Léon Pierre-Quint[34], réunit tous les thèmes de la vulgate anti-proustienne. C'est un « auteur inférieur », « insensible à la réalité profonde de la vie sociale », « malsain, snob, hypocrite et réactionnaire ». Il aime les aristocrates riches, oisifs et dépravés. « Il part de la réalité pour la métamorphoser (…) en apparence »[35]. Pierre-Quint partage partiellement cette analyse, mais il le tient pour un grand artiste. Goriély ne met pas cette tension au crédit du créateur. Et d'opposer Gide à Proust.

Ce dernier semble s'éloigner. Il est désormais de bon ton de l'enfermer dans cette Belle Époque qui s'est achevée dans les boucheries de la Grande Guerre. On lit ainsi dans *Vendredi* à la même époque : « Proust est mort, bien mort, aussi loin de nous qu'on puisse l'être, et Dieu sait quand il ressuscitera, s'il ressuscite jamais»[36]. À quoi bon s'acharner dès lors ? Lors d'une réunion des Amis de *Commune*, on avait fait passer un questionnaire comportant la question suivante : quels sont vos écrivains préférés ? Malraux était arrivé en tête devant Gide et Jean-Richard Bloch. Un seul participant avait avancé le nom de Proust. Il y a peu de chances après tout que les ouvriers lisent *Du côté de chez Swann*. Proust est, comme Jacques de Lacretelle ou André Maurois, Jacques Chardonne ou Jean Schlumberger,

---

[30] *Op. cit.* p. 383 et 390.
[31] *Op. cit.* p. 386.
[32] *Op. cit.* p. 393 et 395.
[33] Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une culture. Quatrième Essai pour mieux comprendre mon temps*, Rieder, 1936. Le frère de l'auteur, Pierre Abraham fut lui aussi l'un des premiers commentateurs de Proust. C'est pour cette raison peut-être que ce dernier est ménagé dans un livre bricolé à la hâte.
[34] Léon Pierre-Quint, *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*. Éd. du Sagittaire, 1935 (1ère éd. 1925).
[35] *Commune*, mars 1936, p. 893-895.
[36] *Vendredi*, 12 mars 1937.

un romancier de la grande bourgeoisie. Pour Aragon, un Georges Ohnet est autrement plus dangereux. Pour Nizan, ce sont les auteurs de romans policiers.

La notion de littérature bourgeoise est attrape-tout. L'idéologie en est la pierre de touche. Qu'un auteur soutienne sur un point précis la politique du PCF, lui permet d'en sortir, au moins provisoirement, de faire oublier ses origines ou sa production. Elle embrasse une littérature de recherche, une littérature de l'ordre établi et une littérature d'évasion. La dernière, répétons le, apparaît la plus dangereuse pour les communistes dans la mesure où elle est un objet de large consommation.

Controverses d'après-guerre

La guerre froide amène une radicalisation des positions. L'intolérance et le sectarisme se déchaînent. Le PC intente des procès en sorcellerie aux auteurs dont il juge l'influence contraire à ses intérêts. Proust, comme Gide, fait partie de ces « idoles »[37] dont les jeunes intellectuels communistes sont sommés de se déprendre. Son allergie à la littérature d'idées comme à la littérature civique ou militante pourrait faire du premier un auteur gênant. On a jusqu'ici laissé de côté le débat soviétique. Les inhibiteurs cèdent à partir de 1947. Mais, il est des cibles stratégiquement prioritaires, Gide justement, Malraux, Mauriac, Kafka, Koestler, Henry Miller.

En ces années-là, l'idéalisme, le subjectivisme et l'esthétisme, quelque nom qu'on leur donne, sont solidaires et sont forcément de mauvais aloi. L'on rappellera la ligne formulée par Maurice Thorez au onzième congrès national du PCF : « Nous préconisons une littérature optimiste, tournée vers l'avenir. Aux intellectuels désorientés (…) nous apportons des certitudes. Nous les appelons à se détourner des faux problèmes de l'individualisme, du pessimisme, de l'esthétisme décadent »[38].

L'après-guerre est dans la continuité de l'avant-guerre. L'axiologie est *grosso modo* la même. Le marxisme y pèse beaucoup plus lourd. L'obsession de la décadence, matrice de phobies, est passée d'un extrême à l'autre du spectre idéologique. Quant au parti communiste, il a désormais les moyens de relayer les oukases de Jdanov. L'hostilité à Proust est largement répandue. Elle est un marqueur de la doxa progressiste.

Sartre contribue à la surpolitisation de l'axiologie littéraire en parallèle, en convergence puis en union étroite avec les communistes. L'heure est, pour lui, à une littérature qu'il appelle de la praxis ou de l'historicité. Un écrivain doit désormais être en situation, des tâches lui incombent : il doit prendre parti dans les débats de son temps, exercer une fonction critique, démystificatrice. « La fonction de l'écrivain, écrit-il, est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne puisse s'en dire innocent »[39]. Écrire, répète-t-il, c'est « dévoiler le monde »[40] et le monde, c'est la société, toute la société avec ses tensions, ses conflits. Proust, lui, restreint celle-ci à quelques cercles mondains. Sa conception de l'histoire va dans le même sens. L'actualité, en l'occurrence l'affaire Dreyfus, est un sujet de conversation dans *Le Côté de Guermantes*. Dans le chapitre intitulé « Situation de l'écrivain en 1947 », Proust est enfermé dans sa génération et son milieu, donc renvoyé à un passé

[37] Dominique Desanti, *Les Communistes*. Marabout, 1976, p. 221.
[38] Cité par Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du parti*, Fayard / Minuit, 1983, p. 269.
[39] Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Rééd. Gallimard, Idées, 1973, p. 31.
[40] *Ibid*. p. 76.

doublement révolu. Il fait partie de ces écrivains qui ont réconcilié la littérature avec le public bourgeois[41]. Sartre rappelle qu'il était rentier, comme François Mauriac était propriétaire terrien. Or l'origine sociale, en ces années-là, est une tare indélébile. La réticence du penseur existentialiste est aussi et d'abord philosophique comme elle l'avait été pour Francis Ponge. L'auteur de la *Recherche* est un idéaliste, un subjectiviste. « Si grande soit mon admiration pour Proust, déclare-t-il à un journaliste en 1944, il m'est tout opposé : il se complait dans l'analyse et je ne tends qu'à la synthèse »[42]. Il le voit en tant qu'écrivain, moulé dans la bonne vieille tradition française du roman. Comme l'a justement noté Jacques Deguy, Sartre a été sensible aux archaïsmes, non à la modernité de Proust[43].

Dans des textes antérieurs, le maître de l'existentialisme se montrait plus offensif et plus politique. Proust, écrivait-il en 1945, « s'est choisi bourgeois ». Son « esprit d'analyse » et sa « psychologie intellectualiste » en font « le complice de la propagande bourgeoise »[44]. Il n'est plus qu'un « écrivain du XIXe siècle »[45], un clone de Paul Bourget.

On aurait pu attendre de Sartre un meilleur traitement de Proust. Avant 1945, la *Recherche*, qu'il a lue effectivement, ce qu'on ne peut dire de tous ses détracteurs, lui offre « un réservoir d'exemples »[46]. Ses *Lettres au castor*, les *Carnets de la drôle de guerre* et *L'Être et le néant* en témoignent. Dans la préface à cet ouvrage, il parle encore du « génie de Proust »[47]. La critique a depuis longtemps repéré tout ce que *La Nausée* doit aussi à la *Recherche*[48]. Mais l'écrivain qui émerge ne lui consacre aucun article dans la NRF. Peut-être a-t-il jugé que ce n'était pas le lieu pour formuler des réserves, comme il l'avait fait pour Mauriac, Giraudoux et Ponge. Dès cette époque, le roman américain compte plus pour lui. Après la guerre, il oppose à Proust non pas Gide, qui est contesté à gauche, mais Jean Genet. L'inventeur de Charlus, comme ce Baudelaire qu'il admire tant, est l'homme de la mauvaise foi. Sartre le dit tout net dans le premier texte où il évoque le poète voyou : « Proust a montré la pédérastie comme un destin, Genet la revendique comme un choix »[49].

C'est pour des raisons idéologiques et esthétiques à la fois que Julien Benda s'en prend également à Proust dans *La France byzantine*. Cet essai publié en 1945 se veut un réquisitoire contre toute une littérature moderne et décadente qu'il appelle également byzantine ou alexandrine[50]. Selon une technique de la charrette, le parangon du paléo-rationalisme l'associe à Mallarmé, Gide, Valéry, Alain, Giraudoux et aux surréalistes qu'il tient pour ses principaux fauteurs. Il distingue son observation des mœurs qu'il tient pour « scientifique » et sa « doctrine » qui, elle, est « mystique » et « ressortit en droiture (sic) du romantisme allemand »[51]. Le public (le public cultivé) goûte la première, les « littérateurs », bêtes noires de Benda – sont visés les écrivains de la NRF - , la seconde. C'est que, pour Proust, l'art est

---

[41] *Op. cit.* p. 211.
[42] Cité par Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre*, Gallimard, 1971, p. 108.
[43] Jacques Deguy, « Sartre, lecteur de Proust » in Claude Burgelin (éd.), *Lectures de Sartre*. Presses Universitaires de Lyon, 1986,. p. 205-206.
[44] Jean-Paul Sartre, « Présentation », *Les Temps Modernes*, n° 1, 1er octobre 1945, p. 11.
[45] Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, Gallimard, 1940, p. 136-137.
[46] Jacques Deguy, *Art. cit* , p. 200.
[47] Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Gallimard, 1943, p. 14.
[48] Voir Sandra Teroni, « Sartre lecteur de Proust : sensation et mémoire dans *La Nausée* », *Studi francesi*, n° 79, janvier-avril 1983, p. 44-52.
[49] Cité in Michel Contat et Michel Rybalka, *Op. cit.* p. 146.
[50] Julien Benda, *La France byzantine*, Gallimard, 1945, p. 223.
[51] *Ibid.* p. 205. Benda, comme Maurras, voit dans le romantisme une matrice de la décadence et, ajoute-t-il, de la barbarie. Les barbares, pour lui, se font passer pour des esthètes.

affirmation d'une subjectivité, non la représentation d'une vérité. Que n'a-t-il écrit un manuel de psychologie oui un traité des passions ! La science enrichit l'esprit, la littérature est frivole. Il a livré des « documents », il n'a pas su formuler des « lois ». Son tort, au fond, est de n'être ni Descartes ni Voltaire. Le procès de Proust s'inscrit donc dans un procès plus large, celui du roman moderne. La seule fiction qui vaille, pour notre atrabilaire, est une fiction d'idées néo-classique, *Micromégas* ou *Caliban* ou … *L'Ordination* de Benda, que le public bouda. L'essayiste y ajoute quelques griefs plus spécifiques. La conception proustienne d'une mémoire coupée de la volonté est « hermétique » et, curieux grief qui semble indiquer l'absence de lecture récente, son roman est « inorganisé ». Non seulement il pense mal, mais encore il écrit mal. Bref c'est, tare rédhibitoire, un littérateur anti-intellectualiste[52]. Comme ceux de Sartre qu'il déteste et qui le lui rend bien, les griefs de Benda sont philosophiques et idéologiques à la fois. Dans les années qui suivent, politique oblige, il est, pour le néophyte stalinien, des cibles plus prioritaires que Proust.

Individualiste, esthétisant, l'éthos de Proust choque les tenants d'une littérature progressiste. Ses personnages voient le monde comme un spectacle, non comme un territoire à investir ou dominer. Les enjeux narratologiques de *La Recherche* échappent totalement à ces bien-pensants d'un genre nouveau. Il est néanmoins une exception. Raymond Queneau est alors un compagnon de route du PCF, mais il est passé par le groupe surréaliste et c'est d'abord un homme de la NRF. Dans *Bâtons, chiffres et lettres*, il reproche aux détracteurs de Proust, Pierre-Quint étant nommé, de « sainte-beuviser »[53]. Le psychologisme, l'égotisme, le bergsonisme de Proust sont, pour lui, secondaires, L'important, à ses yeux, est la construction de *La Recherche*. Il lui emprunte la notion de rime narrative.

Quand paraît *Jean Santeuil*, André Wurmser en fait une recension hostile dans *Les Lettres françaises* dont Aragon est le directeur et Benda un collaborateur régulier. Dans une polémique avec Maurice Nadeau, ce qui lui permet de faire d'une pierre deux coups, le critique s'en prend violemment à Proust. Il est normal, écrit-il, que sa personnalité agace. C'est un esthète « snob et précieux », un individualiste soucieux « d'éliminer l'événement social », en l'occurrence l'Affaire, Jaurès, Panama, et dont l'œuvre n'est donc pas tournée vers l'avenir. Cette œuvre est « mondaine » dans la mesure où « elle n'aborde pas certains sujets dont il serait malséant de parler au raout de la duchesse ». « Personne ici n'est responsable de personne : le monde se compose de solitudes juxtaposées ». Son esthétisme se résume à des exercices de virtuosité qui impliquent une philosophie nihiliste. Cette œuvre est, conclut-il, « pourrie ». *Nil novi sub sole*. Le critique communiste lui oppose, celle de Balzac, dont les duchesses, estime-t-il, sont plus vraies que les siennes, et, sans crainte du ridicule, celle, saine et vivante, d'André Stil, l'immortel auteur du *Premier Choc*[54]…

Que Proust soit pour Wurmser un repoussoir, un contre-modèle l'on en a une confirmation. Deux ans plus tôt, le même s'était cru obligé de greffer une attaque contre lui sur son éloge des *Communistes* d'Aragon. Il opposait son monde, futile, indigent et inactuel, « le romancier lui-même, ses bretelles, une madeleine et une tasse de thé » au monde réel si riche et si

---

[52] *Op. cit.* p. 102. Benda s'attire une réplique ferme de Claude Mauriac (*La Trahison d'un clerc*, La Table ronde, 1945).

[53] Raymond Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*. Gallimard, Idées, 1965, p. 228 (1e éd. 1950). Vu la date à laquelle le texte a été écrit, Sartre n'est pas visé. Il aurait pu l'être, car il s'intéresse plus à l'homme qu'à l'œuvre dans ses écrits critiques d'après 1945.

[54] André Wurmser, « Proust ou les sortilèges éventés ». *Les Lettres françaises*, 11-17 et 18-24 juillet 1952. Quelques semaines plus tôt, Aragon avait titré un de ses articles : « Les Egmont d'aujourd'hui s'appellent André Stil » (*Les Lettres françaises*, 30 mai-6 juin 1952).

humain du romancier stalinien[55]. Le manichéisme militant du pharisien totalitaire a sa logique, ses manies et ses phobies. Le principe d'utilité s'y combine avec une répartition strictement binaire de la valeur : dithyrambe ou démolition. Pour en finir avec ce texte typique d'une triste époque, l'on rappellera qu'en cette même année 1952, *Les Lettres françaises*, comme *La Pensée*, *Europe* et toute la presse du PCF, célèbrent donc mobilisent, à longueur de pages, Victor Hugo et Zola, grands écrivains populaires, précurseurs du réalisme socialiste et héritiers des Lumières.

Dans les années 1930 et 1940, Proust, sans être au purgatoire, avait souffert d'une certaine désaffection[56]. Vers 1950, se profile un retournement de la conjoncture. François Mauriac puis André Maurois lui consacrent des ouvrages qui, vu leur notoriété, sont fortement médiatisés. Albert Camus, esprit libre s'il en fut, évoque *La Recherche* avec sympathie dans *L'Homme révolté*[57]. Il aurait pu choisir d'autres œuvres pour illustrer l'idée de « révolte créatrice » qu'un roman vu comme émargeant à la littérature pure. Ce qu'il écrit n'est pas d'une extrême originalité mais, étant donné l'aura de son auteur, fait sens. De nouveaux travaux critiques renouvellent l'approche de son œuvre[58]. Pour cette raison, l'attaque de Wurmser ressemble à une queue de comète. Leurs outrances ont discrédité et isolé les staliniens.

Les reproches faits à Proust, qu'ils soient esthétiques ou idéologico-politiques, manifestent, on l'a vu, une grande stabilité. Les mêmes formules reviennent de façon récurrente, obsédante ou obsessionnelle. Puis brusquement l'on change d'époque. La gauche progressiste, sous l'influence notamment de Roland Barthes[59], intègre les préoccupations et les valeurs esthétiques de la modernité. Dans les années 1950, Proust s'impose irrésistiblement comme grand écrivain français, maître du roman universel et figure tutélaire de la modernité. Les travaux critiques qui se multiplient alors font justice de clichés qui désormais apparaissent désuets. L'œuvre s'est naturellement inscrite dans une tradition du roman français qui a été repensée.

Jeanyves Guérin
Universités de Paris 3
et de Marne-la-Vallée

[55] André Wurmser, « Aragon romancier de l'honneur », *Les Lettres françaises*, 16 mars 1950.
[56] L'on peut signaler cependant les ouvrages – importants - de Jean Pommier et de Ramon Fernandez.
[57] Albert Camus, *L'Homme révolté*. Gallimard, Folio essais, 1997, p. 332-334 (1er éd. 1951).
[58] L'on citera, liste non limitative, ceux d'Henri Bonnet, Germaine Brée, Georges Cattaui, Jean Mouton, Jacques Nathan, Pierre Trahard.
[59] Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1953. Les articles réunis dans cet ouvrage ont, pour la plupart, paru dans *Combat* entre 1947 et 1950.